

< 20 avril 2006 >

Berlusconi, Prodi ? Prodi, Berlusconi ?

Sur TSR1 le 10 avril 2006 avec Darius Rochebin

C'était le lundi 10 avril 2006 au journal de 19h30 sur tSr1. Haut perché sur une estrade à Rome côté centre-gauche, loin par conséquent de certaines réalités du terrain, Darius Rochebin officiait en recevant des invités des deux camps, dont celui qui n'était pas encore sénateur, le neuchâtelois Claudio Micheloni et un berlusconien traité de courageux pour avoir osé franchir une foule qui lui était politiquement hostile ! Un petit panneau inséré donne les résultats de sondages dit « sortie des urnes ». Il serait bon de savoir s'ils sont scientifiquement plausibles. Un schéma en forme d'éprouvette montre que la gauche obtient entre 50 et 54 pourcent des voix, la droite entre 46 et 50 : pour une fois, il y a une marge d'erreur. Mais cela passe aussi rapidement et sans commentaire qu'un SMS à Infrarouge ! Cette fourchette avec zone presque commune aux alentours de cinquante pourcent aurait du inciter à la prudence !

Mais Darius Rochebin tombe dans le panneau de l'ambiance euphorique qui entoure le centre de l'Olivier. Il donne pour certaine ou presque la victoire de Prodi et des siens. A-t-il eu en cours de route un semblant d'amorce de doute ou fait recours à un sage conditionnel ? Peut-être, mais le sentiment global s'inscrivait plutôt dans l'ordre de la certitude.



Darius Rochebin à Rome

Les journaux français du lundi plus prudents

Les marges d'erreur qui se croisent me troublent ! Alors, allons voir ce qu'ils disent en France, en passant de TF1 à France2 selon la règle du pitonnage rapide. Là, il y a des doutes, qui se renforcent en cours d'émission. A 20h45, on ne savait plus où l'on en était : cela risquait d'être si serré qu'il faut plutôt attendre le dépouillement plutôt qu'en rester à la « sortie des urnes ».

Il aura en effet fallu attendre mardi environ midi pour savoir que Prodi avait une toute petite avance sur Berlusconi. Et ce dernier, combien élégant manieur de « couillons », président d'un gouvernement qui tient toutes les ficelles, en particulier celles du ministère de l'intérieur, qui dispose d'une large visibilité parfois exclusive par le truchement des étranges lucarnes, ne voilà-t-y pas qu'on annonce presque partout qu'il pleurniche sur de multiples irrégularités dont il aurait été victime, malgré tous ses pouvoirs ? Le voilà, selon lui, victime des italiens du dehors, admis au vote par une loi promulguée sous son règne. Mais il doit avoir oublié de se renseigner sur les

tendances politiques des émigrés.

La presse écrite, dès le mercredi, résume les événements qui viennent de se produire, heure par heure. Une partie des médias a trouvé son pelé, son galeux comme n'importe quel coupable chez Jean De La Fontaine : l'institut de sondage. Forcément, c'est pas moi, m'sieur, c'est l'autre !

La probabilité qui devient certitude

Notre Rochebin a suivi le mouvement général à 19h30, lequel mouvement était peut-être déjà en retard sur les informations nouvelles qui passaient de la victoire au match nul. Il n'est pas le seul ! A force d'utiliser des sondages sans tenir compte des marges d'erreur, le commentateur transforme une indication, une tendance, une probabilité en une certitude. C'est tellement plus beau, le présent, que le conditionnel ! Et c'est tellement plus facile à commenter, une certitude plutôt qu'une tendance ! Cela fait tellement plaisir au consommateur d'entendre dire des choses sûres.

Que voulez-vous ? Quand on privilégie à longueur de semaine des mini-sondages qui ne veulent rien dire (Classe éco), quand on croit que glisser un SMS en bas d'une image, c'est faire de l'interactivité (Infrarouge), quand on tend un micro et qu'on filme dans la rue n'importe qui disant n'importe quoi (un peu partout), on finit par ignorer les marges d'erreur, le sens grammatical du conditionnel, le devoir d'informer en ayant vérifié ses sources.

Les élections italiennes vues par « Arrêt sur images ».

Pour Arrêt sur images, certaines collaboratrices de Daniel Schneidermann regardent systématiquement tous les journaux de chaînes généralistes choisies durant une période déterminée. Impossible, tout seul, d'en faire autant ! Mais il est important de pouvoir se fier à cette équipe. Première partie de l'émission du dimanche 16 avril 2006 : quels portraits de Prodi et surtout de Berlusconi esquissés par certains téléjournaux ?

Portrait de Prodi : un sage professeur d'économie qui joue sur la raison et la qualité de son argumentation, donc qui est pour le moins un peu ennuyeux

Berlusconi dans les TJ de TF1, France2 et France3

Portrait de Berlusconi : la grande gueule qui aime les bons mots comme Le Pen (le sénateur socialiste allemand traité de kapo), qui a le sens de la Commedia del Arte (traiter ses adversaires de couillons). Son attitude triomphante joue sur l'émotion, l'ironie quand ce n'est pas le mépris (sa dispute avec la journaliste qu'il accuse de ne pas le laisser parler avant qu'il ne quitte en colère le plateau pour s'en aller parler football ailleurs).

On l'accuse de bénéficier des avantages de la télécratie, lui qui dispose à titre personnel de chaînes commerciales sauf une au plan national, qui en tant que chef du gouvernement pèse d'un poids de plus en plus lourd sur la RAI qui n'est plus l'ancienne où il était admis que la 1 était dans le sillage de la démocratie chrétienne, la 2 plutôt socialiste et la 3 proche des communistes.

Temps de parole inégaux

On trouve ailleurs, dans la presse écrite par exemple, d'autres portraits de Berlusconi. On peut dire alors un tas de choses, mais le plus clair en l'occurrence pourrait bien être le comptage. Alors que le principe de l'égalité du temps de parole est admis, on a constaté en Italie, pendant les dernières semaines de la campagne, que la présence de Berlusconi sur ses propres chaînes était dix fois plus grande que celle de Prodi et que son temps de parole sur l'ensemble de la RAI dépassait celui de son adversaire de près de 30 % (Le Temps, lundi 3 avril 2006, sous le titre L'homme qui a mis la télévision à sa botte)



Romano Prodi

Un autre regard sur Berlusconi

Arrêt sur images aura donc choisi de montrer un débat très sérieux entre Prodi et Berlusconi, fait d'argumentation, et forcément qualifié d'ennuyeux.

Certes, Berlusconi dispose à titre personnel et comme chef du gouvernement d'un plus grand pouvoir sur le médias que Prodi. Certes, tout autant, il sait parfaitement privilégier l'émotion plutôt que la raison. Il ose tout et n'importe quoi.

Un des invités de Schneidermann, le professeur Pierre Musso, vient de sortir un livre analysant de manière originale Berlusconi, qui apparaît bien différent de l'image qu'on a de lui à travers les clichés télévisés.

Pas très efficace, la télécratie !

Il y a d'abord une mise en cause de l'efficacité de la télécratie. Si vraiment la maîtrise des chaînes de télévision généralistes suffisait, Berlusconi devrait être au pouvoir pour des décennies avec des pourcentages soviétiques ! Or il a été battu en 1996 et il vient de perdre en 2006, certes de quelques riens – par ses contestations, il apparaît en fort mauvais joueur, s'en prenant même à certains des membres de son propre gouvernement chargés de vérifier l'authenticité des résultats. Ainsi, la télécratie n'est donc pas aussi efficace qu'elle devrait l'être si elle était un vrai pouvoir. Du reste, c'est une question plus générale qui se pose ainsi : quel est le pouvoir réel en politique et dans les campagnes de la télévision ? Certains affirment, pensent ou prouvent qu'il n'est pas aussi grand qu'on le croit.

Assurément, le pouvoir de Berlusconi existe en tant qu'entrepreneur et dirigeant politique sur la télévision et d'autres médias. Ce pouvoir est celui de l'argent qui s'exerce ses propres chaînes et celui du législateur sur le service public.

La maîtrise du média plus que la puissance de l'argent

Or, selon le professeur Musso chez Schneidermann, la force de Berlusconi, qui n'est du reste pas niée, tient à autre chose, non pas à sa puissance financière, mais à sa connaissance technique de l'utilisation du média. Il est un communicateur qui s'appuie sur l'émotion, l'ironie, la polémique en maître, dominant bon nombre de ses contradicteurs. Pour ce côté, disons de « grande gueule », il est aimé par la moitié à peu près des Italiens. Affronter les grands patrons et les enguirlander en les traitant directement ou non de « couillons », c'est pour lui contribuer à mettre de son côté les chefs des multiples petites et moyennes entreprises : bel exemple de sa maîtrise technique du média....

Les Italiens de l'étranger ne sont plus les mêmes qu'il y a un demi-siècle

Il se pourrait que le milieu politique italien n'ait pas compris que la diaspora italienne avait changé ces dernières décennies. Ce n'est plus majoritairement une émigration de la pauvreté, c'est aussi celle du savoir (le sexologue Pasini par exemple). Cette diaspora n'a pas voté en moitié/moitié comme les électeurs du pays. Elle a donné plus de voix à l'Olivier donc à l'Union conduite par Prodi qu'à la Maison des Libertés bien contrôlée par son concierge Berlusconi. Pas étonnant que le très malin personnage ait tenté de jeter le doute sur le vote des Italiens de l'étranger, puisqu'il a contribué à donner à Prodi une courte majorité au Sénat.

Une fois de plus, Arrêt sur images confirme être incontournable en luttant contre des idées reçus trop souvent soutenues par les téléjournaux, ceux des autres, mais aussi le nôtre. Ce n'est certes pas avec des modules dont la longueur maximale dépasse rarement les deux minutes que l'on peut offrir une vision nouvelle du monde, celui de la politique comme des autres.

Freddy Landry